

1... 2... 3... 4... 5.

Je sors d'ici. Je n'ai pas tenu longtemps. J'étouffe, avec tout ce monde, ce bruit, ce mouvement, ces couleurs, ces boissons, ces rires, ces œuvres, dans cette galerie d'art où les ego s'affrontent. Je sors, inspire l'air, enfin. Je m'éloigne en courant presque, reprends ma respiration et me faufile dans la foule de la ville... Hommes, femmes, chiens, poteaux, voitures, vélos, obstacles sur obstacles, je n'ai qu'une issue : la fuir. Je me libère de ces gestes et regards, rues et trottoirs, odeurs et passages. Je prends le chemin de la campagne, sans penser une seconde à la distance. Je marche longtemps, un pas après l'autre, à un rythme régulier, l'écho dans les pieds. Je sens le soleil sur ma peau, je vais peut-être attraper mal, une insolation, un coup de soleil, qu'importe. Je marche. Loin. Vers l'horizon, hors circulation. Je m'égare vers les chemins les plus chaotiques, les plus isolés, les plus courts. Je m'avance presque en dansant vers les couleurs vives, l'herbe sèche, les sentiers de terre, évite le bois, je ne veux pas d'arbres au-dessus de moi, je n'aime pas les forêts, les troncs, les obstacles, non, je veux de la campagne, à perte de vue, du blé trop blond, des herbes trop folles,

du vent et l'horizon, je veux des flots et des rigoles, des rivières ou des torrents, mais surtout rien sur la tête, pas de toit, pas d'ombre, je veux la vie à perte de vue, la vue à perte de vie.

C'est en cherchant une enclave déshumanisée que je la vois. Comme si je la cherchais. Une bâtisse délabrée, aux murs en pierres brutes, à vif, des volets arrachés, le toit envolé. Je m'approche, sans bruit, la main courant sur les épis sauvages. J'entends glousser les oiseaux, déguerpir des lézards, se blottir les lapins, j'entends le vent sur la pierre, sur le sol, dans l'air. J'entends tout ça et sur ma peau le soleil se radoucit. Je suis lente. J'observe et touche la pierre, tourne autour de ce qui reste, cherchant ici ce qui me ressemble. À l'ouest, des plantes narguent le mur en le cajolant comme des fiancées trop jeunes, trop ivres sous le soleil rempli du soir.

Il y a là un livre, contre la porte en bois fissurée. Avant même de le toucher, je le reconnais. Oui, je connais cet ouvrage, je l'ai tant aimé, adolescente. C'est *Le grand secret*. J'ai aimé l'amour, l'éternel, à cause de lui, et j'ai rêvé d'un paradis. Comme ici. Une enclave. À part du monde réel. Je me suis dit que je ferais un monde ainsi, plein d'immortels, ou pas, un monde où seule la liberté guiderait nos gestes. Les enfants seraient nus et nous apprendrions sans cesse, sans limites. Ce pouvait être ma famille, ou une communauté, mais comment vivre autrement ? Pourquoi le permet-on ?

La suite des ans m'a appris qu'on ne choisit pas toujours ce qu'on va vivre, comment on va se réaliser. Près de la maison effondrée, il y a ce livre. Je me dis soudain que, s'il est là, c'est que quelqu'un l'y a emmené. J'ai des frissons. Peut-être qu'un être malfaisant se cache dans les fourrés et m'observe. Je vais devoir rentrer, il va faire nuit. Ce vent qui se renforce fait voler mes cheveux et je n'arrive plus à voir, je n'arrive plus à marcher, le vent s'engouffre sous mes vêtements, ma peau, dans mes narines et ma bouche et je n'arrive plus à respirer. Prise de panique, je m'accroupis près de la maison, mon dos se colle à la pierre, j'ai *Le grand secret* dans la main, encore, je voudrais le lâcher, mais je ne me maîtrise plus. J'entends des pas, comme j'ai de la poussière dans les yeux je ne sais pas ce qui vient, et l'air m'étouffe, le vent m'assassine, je n'arrive plus à respirer.

— Respire.

Il est là, à côté de moi, il me parle. Je vais mourir. Il le sait, hein, que je vais mourir. Alors pourquoi me demande-t-il de respirer, je le sais, qu'il faut respirer, mais je n'y arrive pas. Je fouille dans ma poche à la recherche d'un tube lisse et frais, mais il n'est pas là, je fais des efforts, pour voir de nouveau et faciliter mes gestes, retrouver mes formes, mes membres et ma foutue respiration.